

gulièrement cadencée, tout en simulant le manieinent de l'aviron :

*En roulant ma boule,
Ma boule roulant....*

Ce fut là le signal d'ouverture de tout le répertoire. Toutes les voix, belles ou vilaines des heureux convives, eurent l'honneur d'un accompagnement du piano, et quand il n'y eut plus de chansons et que Marie fut lasse de jouer,—on se lasse de tout en ce monde,—la causerie commença.

Après les affaires du prochain, qui occupent je ne sais trop pourquoi, la première place dans les entretiens du village, la conversation vint à tomber sur un sujet plus délicat, et qui va nous donner l'occasion d'apprécier, en peu de lignes, les vues et le caractère du digne traversier.

On en était au chapitre des jeunes personnes à marier, et des bons partis, chapitre intéressant, qui fournit toujours les plus longs commentaires,—lorsque quelqu'un de la société fit remarquer que Marie était assez grande, et surtout trop bien éduquée, pour ne pas trouver bientôt un Notaire ou un Avocat.

—Ou bien un Docteur, ajouta M. Merlan, le plus proche voisin dont le fils, maître d'école de l'endroit, se préparait à la profession de médecin, en suivant un cours aussi complet que possible, les jours de congé, chez un des *sungrados* du village.

—J'aimerais mieux un marchand, hasarda timidement une voix, qu'en penses-tu Marie ?

—A la bonne heure, Mame Chaloupin, parlez-moi d'un marchand, se hâta de dire le père Martin, sans donner le temps à sa fille de répondre, ou bien encore, d'un bon habitant. Ceux-là ont du pain eût dans la hûche, et il n'y a pas de danger que leur femme connaisse la misère. Mais aller donner ma fille à un pauvre diable de Notaire ou à un Avocat sans causes, comme il y en a de tout bords et de tous côtés ! J'aimerais, cent fois mieux, la voir avec un ouvrier sobre et travaillant. Tenez, il n'y a pas si loin à aller. Combien y en a-t-il d'Avocats et de Notaires par chez nous ? Ils sont drus comme les doigts de la main, et ils se mangent les uns les autres. Ne m'en parlez pas de vos hommes de profession, on en voit bien que trop, car c'est étonnant comme cette graine-là pousse vite. De mon temps il fallait faire trois ou quatre lieues pour trouver un Médecin, et on ne s'en portait pas plus mal. Défunt mon grand-père, dont le bon Dieu ait l'âme, a vécu jusqu'à cent ans, vert comme un érable au mois de juillet, et vigoureux comme vous et moi, sans qu'un docteur lui ait jamais taté le poulx. Aujourd'hui, il y en a partout, il n'y a pas jusqu'aux *quatrième rangs des concessions* qui n'en soient grésés. Il en est de même des Notaires et des Avocats. Je vous le demande un peu, s'il n'y a pas déjà assez de chicane sans eux, et pourtant moins on en manque, plus il en vient. Ma bonne vérité ! ces gens-là ruinent le pays.

Ne vous étonnez pas, Mesdames et Messieurs, de cette aversion profonde du père Martin pour les gens de profession en général. Il jugeait des professions en bloc, bien à tort sans doute, d'après ce qu'il voyait chaque jour autour de lui ; et comme il n'avait perdu de vue le clocher de son village que pour voyager sur l'eau, il pouvait fort bien, sans s'en douter, prendre l'exception pour la règle en traduisant des idées aussi hostiles envers des corporations honorées et honorables. Quoiqu'il en soit, ce préjugé était tellement enraciné chez le bonhomme, qu'on lui aurait arraché la langue plutôt que de l'en faire démordre. Les plus beaux arguments échouaient devant sa réponse invariable ; com-

bien y en a-t-il d'avocats, de médecins et de notaires par chez nous ?

Vous voudriez bien encore, Mesdames et Messieurs, ne pas perdre de vue que cette scène se passait il y a longues années. A cette époque l'éducation ne marchait pas comme aujourd'hui, à pas de géant ; et le père Martin n'était pas le seul qui confondit dans le même anathème, les hommes de profession en général, et les maîtres d'école en particulier.

V

Deux mois s'étaient écoulés depuis la St. Jean Baptiste, lorsque Marie sortit du couvent pour rentrer dans la maison paternelle dont elle prit la haute direction.

Alors la maison à deux étages, surmontée des quatre batelets, se transforma, pour le père Martin, en véritable palais. Il ne l'eût pas échangée pour le manoir de l'endroit. A toute heure du jour, il pouvait voir sa chère Marie, ça suffisait à son bonheur. Il est vrai de dire que Marie, en fille reconnaissante, lui prodiguait mille petits soins et savait comment le prendre.

Si, durant la journée, il revenait mouillé de sa traversée, ce qui arrivait assez fréquemment ; car un canot n'est pas tout-à-fait un bateau à vapeur, Marie était là qui l'attendait avec un bon gilet de flanelle et des chaussons de laine bien chauds. Le soir, après souper, avait-il l'air de trouver les heures longues, vite, elle lui faisait de la musique, en ayant soin de jouer de préférence les airs qu'il aimait, ou bien elle lui lisait quelque chose d'intéressant. De temps à autre, c'était un voisin qui venait passer la veillée, alors on causait, on jouait au *major* pour des pommes, que le père Martin finissait invariablement par croquer, qu'il gagnât ou qu'il perdît. Bref, il se sentait si heureux, qu'il eût presque consenti à vivre ainsi jusqu'au jugement dernier.

VI

Monsieur Cardon, le gendre du père Martin était un beau et grand garçon de vingt-trois ans, que la mort de son père avait laissé, depuis vingt-sept mois, propriétaire et unique héritier d'un magasin bien garni et encore mieux achalandé. Il gérait lui-même ses affaires, et quoique son séjour aux écoles et même au collège, eût été de courte durée, il avait cependant assez appris pour maintenir la prospérité de son commerce et se conduire de telle sorte, que les plus mauvaises langues de l'endroit, n'avaient jamais eu le moindre petit scandale à amplifier sur son compte. Aussi, passait-il pour le modèle du village, et ne lui reconnaissait-on ni défauts, ni ennemis. Peut-être un examen plus approfondi aurait-il donné tort au fameux adage : "La voix du peuple, c'est la voix de Dieu," en mettant à nu le côté faible de son caractère, une confiance exagérée en autrui doublée d'un naturel débonnaire. Quoiqu'il en soit, quand on parlait de lui, on disait généralement : il n'y a rien de meilleur que Monsieur Cardon, c'est la bonté même. Triste éloge par le temps qui court, puisque, malheureusement, dans ce siècle de fer, de semblables louanges équivalent à une oraison funèbre : car bien souvent, elles ne s'appliquent qu'à des natures faibles, destinées à devenir la dupe et la proie des mauvais. Il lui manquait encore, sans aucun doute, cette précieuse expérience des choses de la vie qui ne s'acquiert jamais qu'à nos dépens, et coûte trop souvent plus